

VENDREDI 21 FÉVRIER 2020 - LE JUSTE MILIEU

Je ne sais pas s'il existe dans ce milieu : un juste milieu. S'endurcir mais pas trop. Être souple face aux situations mais ne pas se laisser tourner en ridicule.

Comment dire que mon chemin de vie et mon remaniement intérieur sont aux antipodes du métier que j'exerce. Longtemps j'ai été en colère, grande-gueule aux limites de l'intolérance, peut-être, il faut le dire, intolérante face aux absurdités de ce monde et du milieu. Longtemps j'ai été rongée par des sentiments qui ne m'ont rien apporté d'autre que de l'épuisement, avec cette rage incessante qui grondait en moi, où je m'efforçais toujours d'inverser le rapport de force. J'y arrivais bien souvent, à avoir le dernier mot, mais au prix d'une fatigue émotionnelle grandissante, d'un corps harassé, d'un esprit devenu aigri à l'âge de 33 ans.

Mais un combat tout juste terminé, voilà qu'un autre reprenait sa place aussitôt. Et le jeu recommençait. Un épisode sans fin qui ne me laissait même plus le temps de souffler. Il faut faire ses preuves, il faut essuyer les humiliations volontaires, il faut avaler son orgueil mais pas trop quand même de peur que celui des autres ne vous dévore, il faut refaire, continuer, persévérer, et ne pas être payée. Mais ce n'est pas grave. C'est un métier qu'on aime après tout. On n'est pas seul à être dans ce cas. D'ailleurs j'ai appris que tous les plus grands musées, institutions, centres d'art ne payaient pas les artistes, il est question d'une visibilité et c'est bien suffisant. D'accord. Mais je me demande si c'est le cas aussi même pour les plus grands noms qui sont encore vivants de nos jours. Je ne crois pas non. Je suis même persua-

dée du contraire. C'est un système qui marche à deux vitesses donc : le petit pourcentage qui n'a même pas besoin de réclamer et qui est payé, même une fortune, ayant d'emblée tous les avantages, et puis il y a les autres, ceux qui doivent fermer leurs bouches parce qu'ils ont été gratifiés d'une monstration dans un lieu prestigieux, ou pas, et qui, s'ils ne sont pas contents, peuvent toujours aller voir ailleurs. Ok.

\* Jeudi 19 mars 2020

*un rythme, une Vie  
Si loin les pensées palpitent  
Mais l'envie n'est plus*

★ Mardi 10 mars 2020

Je suis allée à une petite galerie alternative vendredi dernier et ça m'a fait penser à un événement qui s'était déroulé à La Friche au Port (La Réunion) où un artiste, la trentaine, présentait son travail. Il considérait qu'il ne faisait (partie d'aucun courant et d'aucun groupe bien qu'il graffait dans les rues et qu'il s'agissait d'une partie importante de son travail. Il faisait des assemblages en volume de petits jeux pour enfants, des assemblages très colorés à l'image de ses peintures. Et il avait présenté une panoplie de petites Figures peintes sur des cosses de fruits (badamiers) toutes plus marrantes les unes que les autres en ayant pour souci de représenter la multiplicité des visages de La Réunion. Il avait dit ce soir-là qu'il avait commencé à vouloir exposer et faire une place à son art dans des structures reconnues de la scène artistique, mais qu'il s'était très vite rendu compte que ce n'était pas ce qu'il souhaitait réellement, que ce n'était pas son monde et que c'était trop pompeux, trop fermé, trop sérieux, et que ce qu'il recherchait par-dessus tout c'était de faire ce qu'il aime sans se prendre la tête avec des discours interminables et autres conventions. Et que du jour au lendemain, si son envie changeait, et qu'il ne voudrait plus peindre, qu'il ne peindrait plus et irait poursuivre son désir du moment. J'avais trouvé ça tout d'un coup d'une fraîcheur. Et je retrouvais la même fraîcheur lors de ma visite dans cette petite galerie : je sentais bien qu'elle était remplie d'envies, de rêves, de désirs et d'accomplissement de ces désirs. Je sentais bien qu'il n'y avait pas là de prise de tête et de pseudo-intellectualisme. Je ne dis pas que j'adhérais à tout, néanmoins, c'était l'art pour l'art, et non l'art pour l'ego, ni l'art pour l'argent, juste l'art pour l'amour de l'art. J'y ai retrouvé une diversité qui est absente de la scène conventionnelle des grandes institutions qui uniformise les arts présentés, comme étant la seule forme faisant valeur d'art contemporain : « *l'art officiel de la mondialisation* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*), « *l'art des vainqueurs pour les vainqueurs* ». J'y ai retrouvé des œuvres vivantes, des œuvres protéiformes, des œuvres libres, des œuvres joyeuses, des œuvres sombres, des œuvres qui reflètent en somme les individualités et les personnalités.

Et bien que je puisse encore avoir de belles surprises comme ça a été le cas l'année dernière avec l'exposition de Kiki Smith à La Monnaie de Paris, celle de Hassan Hajjaj à la MEP, ou encore l'année d'avant avec l'exposition « Revolution » de Simon Fujiwara à Lafayette Anticipations ou « On air » de Tomas Saraceno au Palais de Tokyo ; il demeure néanmoins un sentiment général de frustration et de déception de voir, le plus fréquemment, des expositions dont on aurait l'impression que les œuvres, bien qu'issues d'artistes différents et d'origines différentes, soient formées dans le même moule. Je prends même plus de plaisir souvent à faire un glissement dans les autres disciplines et à aller à ce concert de musique classique de Jiwon Jang et Marcel Cara qui reprend les *Sequenza* de Luciano Berio comme hier soir, ou un spectacle de danse contemporaine que de me rendre à des expositions d'art contemporain tant ma déception est grandissante d'année en année. Le plaisir de la jouissance d'une œuvre, l'étonnement, le bouleversement que je recherche face à, ou dans une œuvre, ces sentiments, je les éprouve à présent plus souvent dans les autres disciplines que dans la mienne. Et si je les éprouve dans ma propre discipline, il s'agira pour la plupart du temps dans des manifestations « underground », des lieux alternatifs et des événements hors-circuit, hors-normes, hors-la-loi, celle du marché dont la violence n'est plus cachée et qui marche volontiers sur le cadavre des « vaincus » de l'art contemporain. Je crois en cette « *désensibilisation sans précédent* » dont parle Annie Le Brun au sujet de l'art contemporain officiel, « *où de plus en plus, le cynisme va de pair avec l'indifférence* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*). Je crois qu'elle est effective et je crois à son efficacité quant à sa traque forcée à la différence et à tout ce qui n'a pas valeur marchande et qui est en somme inutile à cette scène artistique contemporaine officielle. Puisque ces œuvres n'entrent pas dans les conditions qu'elle impose et ne jouent d'emblée pas le jeu de la « marchandisation » de l'art et du

monde, il est question de les briser avant qu'elles ne brisent en premier le système établi par ce nouvel art contemporain (qui n'est en réalité pas nouveau) et qui est arrivé à nous faire gober sa vacuité du moment (que ses « Experts » aient pu, eux, faire asseoir leur hégémonie et dicter les règles de cet art contemporain. Une définition galvaudée et dont les seules caractéristiques sont liées au pouvoir de l'argent et non à une volonté de faire sens dans un monde qui pose question aujourd'hui, si l'on porte un regard sur tout ce qui s'est mis en place en terme politique, sociétal, personnel ou planétaire depuis quelques années.

## \* Vendredi 21 février 2020

Je disais donc que le juste milieu était difficile à avoir. Aujourd'hui je suis en quête d'un meilleur Moi. Je ne veux plus de cette colère permanente. Je ne veux plus recracher aux visages de mes interlocuteurs ce qu'ils ont tenté de me faire avaler. Je ne veux plus regarder à côté ceux qui avancent sans lever le petit doigt et m'insurger contre ces rouages bien huilés qui donnent toujours aux mêmes tout, et quand ce n'est pas assez, leur donnent plus que tout, c'est-à-dire, des choses qu'ils ne possèdent pas mais qu'ils arrivent à avoir par un plus puissant qu'eux aux détours de courbettes ou autres, dont j'éviterai l'énumération pour ne pas tomber dans la vulgarité.

J'avais envie de me sentir bien, pour une fois, faire mon travail, être heureuse de le faire, et ne plus regarder à côté, me mettre des œillères et faire mes projets. Il s'avère que faire des projets et pouvoir les partager, les montrer et concrétiser mes rêves, n'étaient toujours pas à ma portée malgré ce nouvel état d'esprit. Et oui, il faut impérativement passer par des institutions « sérieuses » comme on me l'a déjà dit, pour être « reconnue » par mes pairs ce qui me laisserait un libre accès au champ de l'art contemporain. Malheureusement je ne fais pas partie de ceux-là, de cette « *secte de la fortune (qui) exulte de voir ainsi l'art transformer le butin de l'exploitation sociale en ticket d'entrée dans les hautes sphères, et même en habit de philanthrope* » (Rhonda Lieberman, « *Amasseurs d'art* », *le Pire des mondes possibles*, citée par Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*). Je suis née dans la mauvaise caste et je crois bien qu'il me sera impossible d'évoluer.

Ok.

Bon, il ne me reste plus qu'à faire quoi ? Abandonner la création, vu que je n'aurai de toute façon jamais les moyens de continuer, les moyens, à savoir l'accès et les moyens financiers. Je n'en ai pas envie, malgré tout, il y a ce petit être en moi qui refuse avec tant de force. Mais comment faire alors ?

## \* Jeudi 12 mars 2020

Quand Olivier Marboeuf préconise cette fabrication d'un espace personnel qui serait « *à la lisière d'une scène dont il ne faut (drait) jamais ignorer l'écologie toxique* » (Olivier Marboeuf dans *Décolonisons les arts !*) au risque de « *s'empoisonner définitivement* », j'ai bien peur d'avoir essayé cet aller-retour entre le monde qui me permettrait de respirer un peu et celui où je revenais planter ma graine dans l'institution, sauf que je me suis asphyxiée.

Mon cheminement personnel lui s'attache de plus en plus à l'immatériel. Ne « plus être de ce



monde » et emprunter un chemin qui semble tellement aux antipodes du milieu artistique. Je cherche le sentier qui ne m'entraînera plus dans les bas-fonds de ce nouvel art contemporain, mais qui au contraire m'élèvera. Je me demande comment l'homme pourrait être « *le sel de la terre* » en dépit de tout ce qu'il est, ce qu'il fait et qu'il représente. Je suis devant la « *Fabrique à idoles* » de Pierre et Gilles et me dis que c'est exactement ça : nous nous fabriquons des modèles à l'image de ce que nous voulons, mais parfois cette image n'est autre que celle de nos désirs les plus pervers dans un schéma de domination perpétuel.

Je cherche ce sourire sans qu'il y ait de sous-entendus, juste un sourire qui provient du cœur.

## \* Dimanche 16 février 2020

II. Pivot 2 : *Vendredi 14 février, il est 15h46, je sors de chez un opérateur à Madeleine parce que j'essayais de voir s'il était possible d'installer internet dans le studio où j'étais, pour pouvoir réaliser mon projet initial, prévu à la base en audiovisuel et dont les vidéos devaient être mises et visionnées directement sur internet. J'avais possiblement un tout petit budget de production à redéfinir avec l'institution qui m'accueille en résidence pour l'exposition qui doit se faire prochainement. Je voulais donc voir s'il était possible de faire entrer l'abonnement des trois mois de ma résidence dans le budget de production. Mais après 3 fois où l'opérateur m'a fait me déplacer, je me suis de nouveau rendue au magasin afin de faire une rétractation, vu que je n'avais encore rien payé et que je savais à présent que je n'aurai pas internet de toute façon, puisque personne ne m'avait appelé et à mon avis ne m'appellerait jamais au vu des foules de plaintes qui arrivaient à chaque fois que je m'y rendais. C'était pour moi un signe. Je me suis alors dit que ce n'était pas fait pour que j'ai internet et que le projet se réalise tel qu'il avait été pensé initialement. De l'autre côté, il fallait pour pouvoir avoir une connexion internet pour mon travail, soit que je me rende quotidiennement dans le centre de Paris afin d'y travailler toute la journée mais dans une salle en commun, où je n'aurais très certainement pas le calme dont j'avais besoin pour travailler ; soit que je déménage au mois de mars, avec toutes mes grosses caisses et tout mon matériel sans compter mes affaires personnelles, pour déménager à nouveau au mois d'avril. C'était impensable pour moi de faire autant de déménagements au vu des contraintes supplémentaires que ça allait m'imposer et de l'énergie que j'allais dépenser dans tant de déplacements. Au sortir de chez cet opérateur, un homme en béquille vient directement sur moi me demander : « Alors, comment c'était ? Il y a toujours autant de monde où c'est bon je peux y aller ? », je lui rétorque que c'est comme à l'habitude chez cet opérateur. Et il commence à me dire qu'il en avait marre et que ça faisait un an que sa box ne fonctionnait pas, qu'il n'avait pas internet, mais que dû à son opération, il n'avait pas la possibilité de se rendre en magasin pour pouvoir régler le problème. De même, à chaque fois qu'il tentait de les avoir au téléphone ils ne répondaient jamais. Et qu'il était temps pour lui de régler ça une bonne fois pour toute. Il me demande si j'ai souscrit un abonnement chez eux. Je lui dis que je le voulais mais qu'à aucun moment un technicien ne m'avait appelé pour prendre un rendez-vous afin de faire l'installation dans mon studio, et qu'au vu du temps, je faisais jouer mon délai de rétractation. Il est surpris que j'ai déjà des problèmes alors même que je n'avais pas encore commencé avec cet opérateur et me dit que ce n'est pas normal du tout et qu'il allait chez un concurrent juste à côté leur expliquer cette situation inadmissible et qu'il souhaiterait à présent souscrire un abonnement chez ce concurrent. Il me demande comment je vais faire maintenant, si j'allais souscrire ailleurs et là je lui explique que je n'étais pas là pour longtemps et qu'il me fallait à la base internet assez rapidement, mais qu'au regard de ce qui m'était arrivé je préférais ne plus souscrire aucun abonnement internet. Il me demande de quelle région je viens et pour combien de temps j'étais sur Paris, et je lui explique que je viens de La Réunion et que je n'étais là que*

*pour trois mois. Il me dit qu'il comprend et me souhaite bon courage. On se quitte sur ces paroles : « profitez bien de votre séjour, même si je pense qu'à La Réunion il fait plus beau qu'ici. Bonne journée ». Je lui souhaite également une bonne journée et reprend ma route. ]*